BULLETIN DE LIAISON

Pour le Souvenir du Camp de Rieucros

N° 29 JANVIER 2020

Il n'y a pas d'avenir sans mémoire. *Élie Wiesel*

Édito

Résonances

« Il n'y a pas d'avenir sans mémoire », Élie Wiesel. Ces mots très forts inscrits sur le bandeau du site de l'association, éclairent sur l'éthique et les intentions de ceux et celles qui en sont à l'origine. L'image représentant le rocher sculpté accentue la symbolique.

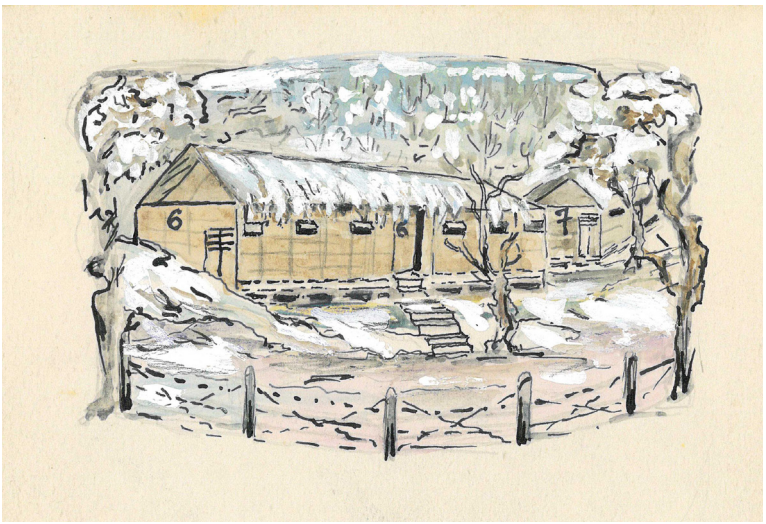
D'autres mots font résonance : interné(e-s), indésirables, camp, concentration, internement, barbelés, stèle, rocher sculpté, portail, baraques, témoignages, etc.

La mémoire pose question, se souvenir, ne pas oublier, ce temps qui passe, que fait-il avec tout ça ?

L'association qui œuvre depuis des années contre l'oubli, recueille des témoignages ; comme Louis Colomina, interné au camp de Bram, qui aurait été transféré à Mende avec quinze autres pour construire les premières baraques du camp de Rieucros, il est devenu par la suite, résident mendois. Telles aquarelles de Dora Schaul et Sylta Busse nous donnant des indications sur ces constructions et la vie dans le camp. Tels les témoignages d'internées présentes lors des commémorations du camp et s'investissant auprès des jeunes contre l'oubli comme Angelita Bettini et Arlette Baéna interpellant notre conscience sur cette période trouble de notre histoire. S'ajoutent avec le temps les écrits des historiens dont les investigations nous éclairent, le travail de recherche de Sandrine Peyrac ainsi que les témoignages écrits, retrouvés par des familles qui nous les font parvenir. Ces rencontres nous enrichissent et nous confortent. Ces modestes militants, par un investissement sans relâche, devenus enquêteurs ont su à ce jour s'approprier cette manne pour en tirer une esquisse de l'histoire singulière du camp. Nous nous devons de poursuivre cette œuvre qui nous relie à un passé douloureux, mais plein d'enseignement, propre à la perpétuation de la mémoire.

Continuons de travailler pour que les voiles d'ombre encore persistants autour du camp de Rieucros continuent d'être levés.

Anne-Marie Artès-Savajol



La baraque 6, baraque des politiques.
Aquarelle donnée par Jimmy Louvatière.

SOMMAIRE

Édito	1
Léonce Gonzalez, une tombe oubliée	2
Vera Lipschutz	2
Petite visite au camp de Gurs	3
Cinq hommes maintenus à Mende	4
Les arbres au temps du camp	7
Nouvelles de l'association	8

Léonce Gonzalez, une tombe oubliée

Ce sont deux personnes de ma famille qui ont inspiré cet article. Ma belle-sœur avait perdu sa maman et l'enterrement eut lieu au cimetière de Terre Cabade à Toulouse. La tombe voisine portait le nom de Léonce Gonzalez avec les dates 1917-1944. L'origine visiblement espagnole du nom associé à un décès au cours de la guerre a alors attiré leur attention.

Le 8 juin 1944, 2 jours après le débarquement, un instituteur toulousain révoqué par Vichy crée le maquis de St-Lys, en Haute Garonne. Cet ordre de regroupement des Résistants a été organisé par le Colonel Ravanel, chef régional des MUR (Mouvements Unis de la Résistance), les chefs de groupe et le responsable du Comité départemental de la Résistance, Camille Vié. En quelques jours il compte 160 volontaires issus des usines de la cartoucherie, de l'ONIA, usine d'engrais agricole créée en 1924 et qui deviendra AZF, des employés municipaux, des Républicains espagnols. Le recrutement de ces hommes avait été opéré à partir de l'automne 1943 et le maquis devait réunir à terme 600 personnes.

Un premier parachutage d'armes avait eu lieu quelques jours avant n'apportant qu'une dizaine de mitrailleuses Sten, quelques grenades, des revolvers à barillets. Tous espéraient un nouvel arrivage rapide.

Le PC est installé au château de Gagen. Depuis 1942 le propriétaire Marcel Grisoul l'a mis à disposition de la Résistance qui y cachait des hommes poursuivis. Le 11 juin un accrochage a lieu entre ces maquisards et une voiture allemande dont l'officier donne l'alerte.

Les maquisards sont donc vite repérés et 600 hommes issus d'un des bataillons de la division Das Reich attaquent St-Lys le 12 juin. Ils surprennent les quelques-uns restés au château de Gagen, la retraite des autres ayant été organisée alentours dès l'accrochage. 9 maquisards sont abattus. Puis le bataillon SS s'acharne sur la population civile et massacre douze personnes.

Léonce Gonzalez fait partie des 9 maquisards assassinés. Alors que l'ensemble des maquisards se dispersent et se cachent, il essaie de revenir sur les lieux du combat. C'est ainsi qu'il est repéré et abattu. De lui difficile d'avoir des informations à part que c'est un ancien républicain espagnol arrivé avec la Retirada. Il a rejoint la Résistance et il est mort en combattant pour elle.

Le parachutage d'armes eut bien lieu, dans la nuit du 12 au 13 juin. Aujourd'hui la tombe de Léonce Gonzalez est à l'abandon et la municipalité de Toulouse y a déposé lepapillon habituel: « sépulture échue ».

Que faire quand la mémoire s'efface? Quand plus qu'une tombe abandonnée, c'est une partie de l'histoire qui semble disparaître? Mon frère et son épouse ont donc averti la mairie de l'histoire de cet homme, une association de mémoire a aussi été informée. On espère ainsi qu'un geste pourra être fait afin que les os ne terminent pas à la fosse commune.

Vera Lipschutz

Elle est née le 29 décembre 1925 à Mattersburg en Autriche. Elle est de religion juive.

Elle a été arrêtée dans le Gard. Arrivée au camp de Rieucros le 19 mai 1941.

14 février 1942: le camp de Rieucros est fermé et les internées déplacées au camp de Brens près de Gaillac dans le Tarn.

Arrêtée au camp de Brens puis déportée au camp de transit de Drancy (près de Paris).

Départ le 9 septembre 1942 par le convoi n° 30 vers le camp d'extermination d'Auschwitz.

Les déportés sont au nombre de 1 000 dans ce convoi; 909 sont gazés à l'arrivée. Aucune femme de ce convoi n'a survécu au camp.

Petite visite au camp de Gurs

Gérard et Marie-Odile ont visité dernièrement le camp de Gurs. Les photos de cet article sont celles qu'ils nous ont ramenées.
Nous avions déjà écrit un texte sur ce camp (bulletin n° 10 que vous retrouvez bientôt sur notre site).
Ces photos vont nous permettre à notre tour de découvrir ou de revoir quelques éléments de ce camp.

Le camp de Gurs est situé en Béarn, approximativement au centre du département des Pyrénées-Atlantiques, à 20 km à l'est d'Oloron-Sainte-Marie et à 5 km de Navarrenx.

Il fut un des plus vastes que la France ait connu à cette époque : 2 km de long sur 500 mètres de large. Il se composait de 13 îlots, dénommés chacun par une lettre de l'alphabet, de A à M. Chaque îlot comprenait 25 baraques environ. 60 559 personnes entre 1939 et 1944. Déportés à Auschwitz 3 907 hommes, femmes et enfants

Ce cimetière rassemble les 1 073 tombes des internés morts au camp. C'est le plus grand cimetière des camps d'internement français. Restauré en 1963 par les villes et cantons de Bade, avec le Consistoire des Israélites de Bade. Il comporte deux stèles : au centre, celle des juifs et celle des Espagnols et des Brigadistes Internationaux. Cette dernière stèle, monument en béton à l'origine est due à trois membres-fondateurs de l'Amicale de Gurs qui l'ont construite bénévolement de leurs propres mains : Francisco Allué, Vincent Martin, Martin Rius. Leur œuvre se dégradant au fil des ans, une stèle identique en granit la remplace en 2015.

Le cimetière

Une voie ferrée symbolise la déportation (230 m) mais le camp n'a jamais été desservi par le chemin de fer. Dani Karavan a voulu que soient conservés deux arbres contre lesquels butent les rails à chaque extrémité. « Cette œuvre ne peut détruire de la vie. Et si les déportations devaient reprendre un jour, ces platanes arrêteraient les trains ». Les rails ont été fournis et posés gratuitement par la SNCF.

Cette voie relie deux grandes dalles portant des inscriptions commémoratives, la plaque gursienne et la plaque nationale entourée de barbelés.

Elsbeth Kasser était une femme hors du commun. Au camp, elle dirigea le Secours suisse aux enfants, dont le but était la « suralimentation » des enfants et des femmes enceintes. Elle organisait des goûters au cours desquels les uns et les autres pouvaient boire du lait ou manger du fromage suisse. Elle disposait aussi d'une bibliothèque en langue allemande, composée de plusieurs milliers d'ouvrages, dans laquelle tous les internés pouvaient puiser, s'ils le souhaitaient. Sa baraque, située derrière l'îlot K, était appelée L'as de cœur. Sa devise était : « Il vaut mieux allumer une lumière que de se plaindre de l'obscurité. » Tous les interné-e-s qui l'ont approchée la décrivent comme une personne dévouée, douce, ne comptant jamais son temps ni son énergie pour leur venir en aide. En outre, elle était d'une grande beauté. Ces raisons expliquent sans doute qu'elle ait été surnommée l'Ange de Gurs. Elle est décédée à l'âge de 82 ans, le 15 mai 1992, peu de temps après un ultime voyage au camp de Gurs.

Elle écrivit à Zurich en avril 1989. « Je me trouvais dans plusieurs camps de réfugiés français à Toulouse. Quand j'entendis parler de Gurs pour la première fois, j'eus l'intuition que j'étais nécessaire là-bas »

Une autre femme est évoquée par les interné-e-s de Gurs. Élisabeth Schmidt première femme pasteur nommée en 1935 à Sainte-Croix-Vallée-Française dans les Cévennes lozériennes. Au printemps 1941, Madeleine Barrot, secrétaire générale de la Cimade lui demande son aide. Elle part se mettre au service des réfugiés au camp de Gurs. Avec une assistante sociale, elle y organise les distributions de vivres et de soins, Six mois plus tard, elle doit être évacuée pour soigner une fièvre typhoïde.

Le site du camp est ouvert au public et libre d'accès. La visite peut être faite seul, sans guide particulier. En effet, un aménagement permanent a été réalisé en

2007 pour les visiteurs. Cet aménagement comprend : un bâtiment d'accueil (parking, abri, toilettes, borne interactive, exposition permanente). Un sentier de la mémoire de 400 m de long, menant vers le cimetière du camp. Et un sentier historique d'un km de long, conduisant sur les lieux-mêmes de l'internement, passant par une baraque reconstituée à l'identique. Vingt-trois lutrins explicatifs, en français, espagnol et allemand, ont été posés par l'Amicale.

Ceci est une partie du Monument National réalisé par l'Amicale. Émile Vallès, un des responsables de l'Amicale, écrit : « Il s'agit d'une charpente de baraque d'internés tronquée, sous laquelle se trouve une plaque détaillant dates et internés du camp. Dates qui devraient faire réfléchir certains : 1944 fermeture du camp, 1994 érection du monument. Soit 50 ans de déni, de lenteurs, de manœuvres dilatoires ».

Quelques publications de l'Amicale de Gurs

Les deux premiers sont indispensables pour connaître Gurs.

Gurs : 1939-1945 Un camp d'internement en Béarn, Claude Laharie Éd. Atlantica Petit format 80 pages. 10 €, Préface de Robert Badinter. Nombreuses photos et dessins d'époque.

Le camp de Gurs De Guernica à Auschwitz, Émile Vallés. 14 €, Éditions Cairn, Format moyen 70 pages. Visite du site actuel par photos commentées des vestiges, monuments, constructions, cimetière. Histoire et Mémoire du camp.

Gurs, L'art derrière les barbelés, Claude Laharie, Éd. Atlantica, Grand format 168 pages. Préface de Serge Klarsfeld. Livre d'art avec reproductions d'objets, sculptures, tableaux, dessins, BD, musique, réalisés par les internés. Comment l'art permet de sauvegarder sa dignité humaine.

Itinéraires d'internés du camp de Gurs 1939-1945, Émile Vallés, Éditions Cairn, 14 euros. Recueil de témoignages d'anciens internés. Leurs périples, leurs survies. Républicains espagnols, brigadistes internationaux, indésirables, juifs allemands, résistants. Adultes et enfants. Préface de Claude Laharie

Mots de Gurs, de la Guerre d'Espagne à la Shoah, DVD 54 mn, Film CUMAMOVI de J.-J. Mauroy (2003), 15 euros. Sous-titré au choix en espagnol, allemand, anglais. Avec la participation des historiens Claude Laharie et Denis Peschanski. Recueil de témoignages d'anciens internés.

Site internet : www.campgurs.com

Cinq hommes maintenus à Mende

Après les fuites, les ré-émigrations en URSS, les expulsions et les morts… soixante-et-onze hommes sont encore assignés à résidence à Rieucros par mesure administrative. Des événements majeurs sont survenus et les ont bouleversés : le 23 août 1939, la signature du pacte de non-agression germano-soviétique a été un coup de tonnerre pour le monde entier ; le 1er septembre, la Wehrmacht a envahi la Pologne ; le 3 septembre, la France et la Grande-Bretagne ont déclaré la guerre à l'Allemagne.

Soixante-six d'entre eux, sont transférés au camp du Vernet, le vendredi 6 octobre 1939.

Cinq hommes sont maintenus à Mende : Ladislaw Zimbro, Joseph Penetrou, Eduardo Ghillani, Thomas Serra, Wilhelm Foeckel. Qui étaient-ils ? Comment se sont-ils conduits à Rieucros et à Mende ? Pourquoi l'administration leur a-t-elle réservé un sort particulier ?

Des archives[1], tant celles du département de la Lozère (AD) que celles de la Sûreté nationale (les renseignements généraux) conservées aux archives nationales (AN), témoignent simultanément des incertitudes et de l'arbitraire de l'administration, et d'interventions en leur faveur.

Nous disposons ainsi de quelques traces de leur vie, mais nombreuses sont les questions qui resteront sans réponse.

L'administration policière a parfois de ces emballements. Ladislaw Zimbro a été expulsé d'Autriche, expulsé d'Allemagne, il arrive de la Suisse pour se rendre en Espagne, passe par la France parce qu'il n'a pas d'argent, est « sans domicile fixe » déclare-t-il en 1935. Il n'a pas de papiers, ne parle pas le français. À expulser. Mais il ne défère pas ! Incertaine, la police l'identifie successivement comme ex-Autrichien, Russe, Finlandais et l'inscrit sur les listes 6 et 7 des suspects de menées terroristes. En matière d'attentat, il en commet un seul : cet homme, qui roule par les chemins, a baissé son pantalon sans suffisamment se cacher et sans produire un « carnet anthropomé-

trique[2] ». Trois mois ! Un an plus tard, en 1936, il a faim et il commet une « filouterie d'aliments ». Huit mois ! En 1937, il enfreint l'arrêté d'expulsion à deux reprises. Huit et dix mois ! Au hasard des registres d'écrou, nous apprenons qu'il est « plombier ». Il n'arrive pas à Rieucros depuis l'Espagne, où il n'est jamais parvenu, mais de la maison d'arrêt d'Aix-en-Provence. Roule de pays en pays. Et dessine. Il fabrique des cartes postales à la demande, payées ce que les gens voudront bien lui donner. Il dessinait encore, cette fois-ci les malfrats incarcérés. Connivences ? L'administration pénitentiaire s'en inquiète : « indésirable », à diriger sur Rieucros.

Dans le camp, Ladislaw voisine plutôt avec les vétérans de la guerre d'Espagne.

Après la signature du pacte de non-agression germano-soviétique, prend-il peur ? Il s'enfuit le 28 août. En prévision, il a emporté des « croûtes de pain ». Il lui est facile de trouver de l'eau, et il dort à la belle étoile. Les téléphones sonnent jusqu'au ministère de l'Intérieur. Le commissaire spécial-chef de camp de Rieucros le soupçonne de s'être muni d'un « fascicule de mobilisation » volé à un Français. Mais non, Ladislaw se cache des villages et des fermes. La guerre est déclarée et les gendarmes sont partout en alerte. Le 11 septembre, il rejoint le camp à 4 h du matin. Sans papiers, sans argent, ne connaissant personne, il ne savait pas où se diriger. Il est désormais incarcéré à la maison d'arrêt.

Quand il est élargi de la prison de Mende, le 21 octobre 1939, des femmes sont internées à Rieucros. Il est immédiatement escorté vers la maison d'arrêt de Nîmes. Pour une durée de trois ans peut-on lire sur le registre d'écrou.

Joseph Penetrou est l'un des trois Espagnols passés par Rieucros. Lui et son frère sont-ils des « anarchistes », qui auraient « fait assassiner » trois personnes (dont un Français) en Espagne, comme le suppose la police en juin 1938 ? Leurs mobiles auraient été simultanément politiques et intéressés. Ils seraient recherchés à la fois par « les autorités gouvernementales et nationalistes espagnoles ». À la fin du mois de juillet 1938, la Ligue des Droits de l'Homme demande des explications (la famille serait « honorablement connue »). La police essaie vainement de renvoyer les frères en Espagne depuis le département du Lot-et-Garonne où ils résident et travaillent avec un cousin. Quelle alternative pour Joseph et son frère ? Apparemment, aucun pays n'est prêt à les recevoir et Joseph Penetrou est « assigné à résidence » à Rieucros le 21 avril 1939.

À la fin du mois d'août 1939, lorsque dix-sept réfugiés ayant eu affaire à la justice - des hommes dits « droits communs » - demandent à être incorporés dans l'armée française, Joseph Penetrou est du nombre.

Transféré au camp du Vernet avec soixante-six autres hommes, il est renvoyé à Rieucros car, selon les règles administratives, « aucun motif » ne justifierait son internement. Il y sera transféré à la fin du mois de novembre 1939.

Entre-temps, l'administration prévoit de l'employer en tant que « garde-magasin » et à la réalisation de « travaux de force ».

Une attribution identique est prévue pour deux Italiens : Eduardo Ghillani et Thomas Serra. De quels « travaux de force » s'agit-il ? Les piquets entourant le camp, la construction d'un dépotoir, les terrassements, l'ouverture de la route forestière… sont réalisés depuis l'été. Ce sont eux qui, peut-être, déchargent le matériel de buanderie et le matériel de cuisine livrés dans l'attente de l'arrivée des femmes internées et aménagent les bâtiments ? Quant aux « baraques », dans lesquelles les femmes seront logées ultérieurement, leur fabrication est juste confiée à un entrepreneur de Saint-Chély-d'Apcher, le 21 octobre, et il faudra attendre le mois de mars 1940 pour leur montage.

Pourquoi Ghillani et Serra bénéficient-ils d'une apparente résidence surveillée ?

Il est possible de lire les démêlés d'Eduardo Ghillani avec la police française dès 1924. Il a alors 25 ans, il travaillerait irrégulièrement comme peintre-décorateur pour des particuliers. Il participe à un meeting anarchiste à l'issue duquel une perquisition à son domicile témoigne de ses lectures politiques. Il est expulsé et ne défère pas. Il sera incarcéré à trois reprises pour de courtes durées, se maintient en France de sursis en sursis. Il est le père d'un garçon resté à la charge de sa mère. Il change de noms à plusieurs reprises, utilise des pseudonymes – dont celui de « gros yeux », ou encore « grosses mirettes ». Dépourvu de papiers d'identité, il ne peut pas accéder à un visa lui permettant d'émigrer au Mexique. Il déclarera avoir combattu en Espagne, mais dès 1933 il est exclu de l'organisation anarchiste dont il disait être membre. En 1938, le « front populaire italien » de Bordeaux le déclare « indigne d'appartenir aux organisations antifascistes ». Cependant, au début de l'année 1939, la Ligue des Droits de l'Homme demande que l'arrêté d'expulsion qui le concerne soit levé…

Il est envoyé à Rieucros à la mi-février par la préfecture de la Gironde. Les vétérans de la guerre d'Espagne se méfient de lui : il serait devenu un « informateur » de l'administration.

Les débuts de Thomas Serra en France sont également faits de travaux, comme « journalier », et de fréquentations des milieux communistes et anarchistes. Il est expulsé – et en fuite – en 1927, après que des explosifs aient été découverts à son domicile. Il sera inscrit sur la liste des « suspects de menées ter-

roristes ». En 1937, nous le retrouvons en prison à Céret (Pyrénées-Orientales). Après avoir été expulsé de France, de Belgique, de Suisse, il vient de l'être par la police espagnole républicaine. Cependant, fin 1938, la CGT invoque le « droit d'asile » en sa faveur.

Il est, lui aussi, conduit à Rieucros le 14 février 1939. Dans le camp, il se démarque des vétérans de la guerre d'Espagne, préférant voisiner avec ceux qui sont prêts à négocier avec la direction du camp.

Cependant, ni Thomas, ni Edouardo n'ont demandé à être intégrés dans l'armée française. Sans faire de bruit, ils s'insèrent à Mende, mais la police les considère avec circonspection. Nous les retrouvons en mai 1940, fréquentant Esther Kounsky. Esther qui, semble-t-il, « trafique » et se défend vigoureusement lorsque les gendarmes l'arrêtent et la conduisent à Rieucros, est par ailleurs la compagne d'Isaac Austrowski, un homme transféré au camp du Vernet.

C'est d'une tout autre manière que Paul Baleste, le commissaire spécial-chef du camp de Rieucros parle de Wilhelm Foeckel. Au mois de juin 1939, dans son rapport au préfet de la Lozère, le commissaire spécial-chef de camp, mentionne que Foeckel est « autorisé à loger en ville ». Foeckel a épousé Bella Plaut, Allemande et juive qui, afin de résider avec lui, a quitté l'Espagne pour Mende.

Le 28 octobre 1939, ayant à rendre des comptes à la Région militaire au sujet des hommes maintenus à Rieucros, Paul Baleste souligne les qualités d'ingénieur électricien et mécanicien de Wilhelm Foeckel, mises au service de l'aménagement du camp de Rieucros, ainsi que sa qualification en menuiserie.

Baleste livre l'estime et même l'admiration qu'il éprouve pour cet homme. Avec les précautions d'usage (il emploie le conditionnel), les trois pages consacrées au parcours de Wilhelm Foeckel en Allemagne, puis durant la guerre d'Espagne, en témoignent.

En cette fin d'année 1939, Foeckel a 57 ans. Il a été emprisonné en Allemagne dès 1933, en raison de son opposition à Hitler, puis envoyé dans un « camp de concentration », puis à nouveau emprisonné. Assumant des responsabilités électives locales, il se présente comme un « républicain démocrate » - autrement dit, un social-démocrate. Après avoir dû fuir l'Allemagne, il passe en Hollande puis en Belgique, et parvient en Espagne en octobre 1936. Ancien lieutenant de l'armée allemande, il assume très vite des responsabilités au sein de l'armée républicaine, jusqu'à commander une « division d'infanterie comme commandant en second ». À son départ d'Espagne, il est promu colonel.

Il entre en France par un train sanitaire, le 12 mai 1938, et il est d'abord hébergé à Saint-Hippolyte-du-Fort (Gard). Avec quatorze autres vétérans, il est escorté à Alès au début du mois de février 1939, où le sous-préfet s'étonne de la coexistence parmi ces hommes « d'intellectuels à côté d'illettrés, anciens étudiants de Nuremberg à côté d'ouvriers agricoles ». Ils sont escortés à Rieucros le 27 février 1939.

Dans le camp de Rieucros, Wilhelm Foeckel va continûment œuvrer à l'unité des vétérans, en participant à des délégations, à la rédaction de déclarations communes, à des apprentissages des plus jeunes... Après la déclaration de la guerre, il s'est « mis au service de la France ».

Cependant, après l'entrée des troupes allemandes en France, le 10 mai 1940, les autorités militaires (françaises) exigent l'internement de tous les ressortissants des nations belligérantes. De nationalité allemande, Wilhelm Foeckel est envoyé au camp du Vernet. Il en sera libéré au mois de septembre. Notons que, simultanément, une « commission de criblage » se réunit à Mende le 24 mai 1940, afin de décider si les femmes de nationalité allemande résidant à Mende doivent être envoyées au camp de Gurs[3]. Bella Foeckel, est des trois cas examinés. Elle sera laissée « en liberté ».

Lorsque la zone sud est occupée à son tour, le ton change. Tout en écrivant de manière conditionnelle, le commissaire de police-chef des renseignements généraux de la Lozère avance une soi-disant participation de Foeckel à une « tchéka » ayant réprimé, en Espagne, des opposants au *Frente Popular*. Pour fonder sa suggestion d'un « internement préventif », il souligne le 20 novembre 1942 que Foeckel est en rapport avec « l'élément israélite de Mende » et d'autres personnes « suspectes du point de vue national ».

Après que les « autorités allemandes » aient demandé l'adresse de Wilhelm, le couple Foeckel est parti se réfugier dans les Cévennes. Wilhelm Foeckel meurt avant la fin de la guerre. Il est enterré dans le carré protestant du cimetière de Florac. Bella a pu rejoindre les États-Unis[4].

Michèle Descolonges

1/ Sources : AD 48, 2W2603. 2W2604. 2W2805. M 11121. 1735W3. 5W1093. 7W75. AN, 19940488/57. 19940469/142. 19940448/170. 19940474/237. 19940445/175 et 19940445/174.

2/ Ceci signifie qu'il est alors considéré comme un « nomade ». Le « carnet anthropométrique » est exigé des personnes nomades (des Tsiganes) depuis 1912. La loi ne sera abrogée qu'en 1969.

3/ Par définition, il ne s'agit pas des femmes internées à Rieucros. À Paris, les femmes de nationalité allemande ont été « rassemblées » au Vélodrome d'Hiver, avant d'être envoyées à Gurs.

4/ Patrick Cabanel, De la paix aux résistances : les Protestants en France (1930-1945), Fayard, Paris, 2015, p. 281.

Les arbres au temps de l'internement

Photo 1

Photo 2

Photo 3

Photo 4

Photo 5

Monsieur Jean-Pierre Lafont est décédé le 26 septembre 2019 à l'âge de 69 ans.

Ce Cévenol était un passionné des arbres.

Il s'est investi pendant plusieurs décennies dans le monde du bois. Il a été durant plusieurs années directeur de la coopérative de la Forêt privée.

Monsieur Lafont est aussi l'auteur du livret Arbres remarquables de Lozère.

Nous lui avions envoyé plusieurs photos de Rieucros de l'époque du camp sur lesquelles on pouvait voir des arbres.

Voici le texte qu'il avait adressé à notre association.

J'ai bien examiné les photos transmises et voici ce que j'en conclus :

Remarque préliminaire :

La végétation à l'époque, aux abords du camp de Rieucros, devait être constituée par les essences que l'on y trouve encore actuellement : des feuillus en peuplement, sur l'essentiel du versant (chênes pubescents tout autour du Rocher sculpté) mais aussi, en bas de pente et à proximité des baraques, des feuillus divers isolés ou en bosquets (érables champêtres, érables à feuille d'Obier, lisier blanc) et à faible distance les boisements artificiels de pins noirs d'Autriche de la forêt domaniale. Il faut avoir à l'esprit que les arbres actuels, soit existaient déjà à Rieucros durant la dernière guerre, soit en sont, pour l'essentiel, les descendants.

Mes constatations sur chacune des photos dans leur ordre de réception :

Photo 1 : Du fait de leur bonne rectitude et de leur écorce lisse dans le jeune âge, les arbres derrière la jeune femme pourraient être, sous toute réserve, des érables à feuille d'obier.

Photo 2 : On voit, au premier plan de ce paysage enneigé, des feuillus (chênes pubescents ?) et des pins (noirs d'Autriche ?) à l'arrière-plan.

Photo 3 : Les quatre jeunes femmes posent devant une jeune futaie de pins. Selon toute vraisemblance ce sont, en raison de la parfaite rectitude de leurs troncs, des pins noirs d'Autriche. D'ailleurs les branches au sol, à la gauche du groupe de femmes, sont des branches de pins noirs d'Autriche, reconnaissables à leurs longues aiguilles.

Photo 4 : La feuille morte au sol paraît être une feuille d'érable (à feuille d'Obier ?).

Photo 5 : Cette photo paraît prise devant le même peuplement que la photo 3. Il s'agit là aussi d'une jeune futaie de pins noirs d'Autriche. Les jeunes femmes récupèrent du bois de chauffage dans des rémanents de coupe (branches et extrémités des troncs restant au sol après l'enlèvement de la partie commercialisable des arbres abattus qui pouvaient, compte tenu de leur dimension, être utilisés comme bois de mine ou comme poteaux).

Noms latins des arbres cités ci-dessus :
Chêne pubescent ou chêne blanc : Quercus pubescens.
Érable champêtre : Acer campestre.
Érable à feuille d'Obier : Acer opalus.

Nouvelles de l'association

■ Devant la montée des actes antisémites et afin d'approfondir nos connaissances du parcours des résistants juifs communistes lors de la deuxième guerre mondiale, une proposition lors de l'A.G. du 16 juillet : contacter **Annette Wieviorka** pour une intervention à la fois publique puis devant des lycéens. Nicole a pris ce projet en main.

Anne-Marie Artes-Savajol et Annette Wieviorka.

Annette Wieviorka a donc été Mendoise pour deux jours, les 7 et 8 octobre. C'est devant une salle Urbain remplie que l'historienne a livré sa conférence sur l'**engagement des juifs communistes pendant la Résistance**, thème de son dernier livre. Les parcours, les convictions, les influences et le militantisme de toutes ces femmes et de tous ces hommes nous donnent à réfléchir. De fausses interprétations nous montrent aussi les arcanes de la mémoire et la limite des témoignages : manipulation des témoins, déformation de leurs propos ou amplification des faits.

Le lendemain **devant les lycéens** Annette Wieviorka est redevenue la professeure d'histoire en intervenant, là aussi, sur le travail de mémoire, sur la Shoah, sur les outils de l'historienne… mais avec une approche beaucoup plus chronologique.

■ Le 10 octobre, plusieurs membres de notre bureau se sont rendus sur le terrain du camp avec l'architecte de la mairie pour l'aménagement du site. Un projet a été défini et sera présenté à la mairie.

■ Le 12 octobre, dans le cadre d'une découverte de la **Rando Santé à l'occasion des manifestations du Défi Rose,** 60 personnes - dont une quinzaine d'adolescents - ont participé à une visite du camp de Rieucros.

■ Le 22 octobre fut présenté, à la bibliothèque, une partie du livre de **Teresa Noce** traduit par Monsieur **Vanel**. Ce récit devrait nous aider à voir en quoi Rieucros a été la première étape d'un parcours initiatique s'inscrivant à l'intérieur de la logique totalitaire et concentrationnaire. Ce camp portait en lui toutes les potentialités de destruction de l'individu. Pour Teresa Noce qui ne retenait dans son récit que les germes de décomposition, le camp de Rieucros, ce lieu clos et vide, fonctionnait déjà comme un incubateur dans lequel était en cours la désintégration des valeurs républicaines.

L'historien Patrick Cabanel, Anne-Marie Artes -Savajol, l'éditeur Patrick Roy et Régine Bourgade première adjointe.

■ **Agnès Sajajoli** nous informe d'une rencontre des différents responsables des camps du Sud qui ont participé au projet Terre de Mémoire. Le but de cette journée du 4 février 2020, qui aura lieu au Mémorial de Rivesaltes, est de créer **un réseau Camps du Sud**.

Une partie d'un îlot du camp de Rivesaltes. À l'origine on comptait dans ce camp 7 îlots.

Visite du camp le 12 octobre.